



Cofinancé par le
programme Erasmus+
de l'Union européenne



« Aujourd'hui, le street art, comme le journalisme, doit se questionner », Kashink

Interview originale en français

Les globes-reporters et globe-reportrices d'UNIREA, à Brasov en Roumanie, s'intéressent à l'histoire et à la pratique du street art parisien. Un art de rue qui, désormais, fait partie du paysage urbain de la capitale.

KASHINK, célèbre street artiste, répond à leurs questions.

<https://globe-reporters.org/spip.php?article2913>

Question 01

Pouvez-vous vous présenter ?

Alors moi, c'est Kashink. Ça fait presque 18 ans que je fais de la peinture sur les murs et j'aime bien considérer que je pratique un art public, performatif et activiste.

J'ai commencé avec le street art dans les années 2 000 en faisant pendant longtemps des fresques pour le plaisir, pour la passion. Et puis, petit à petit, dès que j'avais un peu de sous, je voyageais pour rencontrer d'autres personnes qui pratiquaient cette forme d'art. Du coup, j'ai pu aller peindre dans d'autres pays européens, puis un peu aux États-Unis. Et quand le street art a été reconnu comme une forme d'art à part entière, du coup, j'avais déjà des œuvres qui étaient visibles dans d'autres pays. Et c'est comme ça que ma carrière a commencé vraiment sur un travail où j'ai pu gagner ma vie avec ça. Ça fait à peu près une dizaine d'années maintenant que je vis exclusivement de mon art.

Question 02

Nous nous rencontrons dans la cadre de l'exposition Loading, l'art urbain à l'ère du numérique. Pouvons-nous dire quelques mots de cette exposition ?

Cette expo est super intéressante parce qu'elle montre quelque chose qui, d'habitude, dans les expos sur l'art urbain, n'est pas trop abordé : c'est le geste. C'est-à-dire la manière dont on construit des œuvres et la manière dont notre corps est mis en situation pour créer une œuvre d'art dans un espace public.

Souvent les œuvres de street art qui sont pérennes, c'est-à-dire les œuvres qui vont rester et qui sont exposées dans les musées ou dans les centres d'expo comme ça, c'est souvent des toiles ou des œuvres qui ont été créées à l'intérieur, qui n'ont pas été créées dans un espace public. Donc là, ce qui est intéressant pour cette expo, c'est que non seulement ça montre beaucoup de vidéos qui documentent la manière de travailler des artistes, qu'elle soit sur de très grandes fresques de très grande taille, donc des murs immenses parfois, qui sont même inaccessibles sans nacelle ou sans échafaudage. Et d'autres œuvres comme la mienne, qui est la seule œuvre de l'expo qui est vraiment une peinture à part entière. Cette peinture a été créée spécifiquement pour les l'expo. L'idée, c'est que ce qui m'importait, c'était de documenter en vidéo le processus de création de cette oeuvre.

Et je trouve que c'est aussi important pour moi d'avoir une trace de la manière dont ça a été créé. La manière dont on enchaîne les étapes et dont notre corps est mis en situation pour créer cette oeuvre. C'est aussi important que le résultat, l'œuvre picturale. Et puis, le dernier aspect que je trouve important et intéressant dans cette expo sous forme de vidéo, c'est que ça documente aussi bien des œuvres qui sont légales que illégales. Et c'est très important, dans l'art urbain de garder quand même un pied dans la pratique sans autorisation, parce que ça fait quand même partie de la l'essence de notre pratique.

Et aussi de montrer autant d'artistes hommes que femmes sur tous les continents et donc de pas rester que sur une vision qui est parfois centrée sur le monde occidental et sur plus d'artistes hommes que de femmes.

Question 03

Vos œuvres sont très colorées et représentent souvent des personnes à quatre yeux. Pourquoi ?

À mes débuts, je ne peignais pas des œuvres si colorées. J'ai toujours été fasciné par les portraits donc c'est vraiment ça mon truc. Je peignais des portraits moins colorés et surtout avec que 2 yeux. Et un jour, en repassant devant un des murs que j'avais peints, j'ai vu que quelqu'un avait effacé les yeux, la bouche et les oreilles des personnages que je n'avais peints. J'avais fait 3 visages et j'avais mis ma signature. La personne avait effacé ma signature et avait effacé yeux, bouche et oreilles et avait écrit un texte politique sur une situation d'injustice à côté de cette peinture.

Je savais déjà que le street-art pouvait être politique, parce que j'ai grandi dans une scène un peu punk, rock. Donc, du coup, je savais qu'il y avait un potentiel de message politique dans le graffiti ou les tags. Mais je peux dire que la personne en fait s'était servie de mon art, ce qui m'a choqué dans un premier temps. Mai après, je me suis dit : je vais me ré-emparer de ce message et montrer à cette personne que, en rajoutant des yeux, on n'est pas aveugles face à cette injustice. Au contraire même, on voit beaucoup plus que ce que cette personne pensait et qu'il y a des personnes qui, heureusement, sont sensibles à ces discours d'injustice et qui ont envie de réagir à ça. Et, en fait, le coup des 4 yeux c'est resté dans mon travail comme une espèce de marque de fabrique. Ça devait être en 2007 ou en 2008 que cette histoire s'est passée. 2007, donc ça ne date pas d'hier.

Et après ça, j'ai commencé à peindre des personnages avec 4 yeux, ce qui me permet aussi, si on fait un petit jeu, de séparer les deux paires d'yeux. D'exprimer deux émotions en même temps dans un même visage, ce que je trouve intéressant.

Et, petit à petit, j'ai commencé à ajouter des couleurs plus vives, dans l'espoir évidemment - qui est le cas de tous les artistes urbains - d'être plus visible possible et puis aussi de donner un peu dans une ville où j'ai grandi, à Paris. Où j'ai vécu longtemps, un peu de couleur, parce que c'est une ville où il y a peu de couleurs et, en France, globalement un pays où on n'ose pas trop la couleur sur les bâtiments, les maisons. Donc, je trouvais que c'était intéressant.

Question 04

Y a-t-il un message ou une émotion spécifique que vous souhaitez transmettre, et comment y parvenez-vous ?

Alors le message que je souhaite transmettre, c'est que quand j'ai commencé à peindre dans l'espace public, la plupart des images qui représentaient des visages que je voyais, c'était surtout des pubs. Et c'était des pubs, qui représentaient toujours les mêmes visages, c'est-à-dire des visages de femmes en l'occurrence, qui servent à vendre autant des yaourts que des voitures, et qui sont des visages très esthétiques, avec des codes toujours les mêmes de beauté. Sans défaut, sans rides, sans boutons, sans poils, sans tout ce que tu veux. Toujours les visages plutôt couleur de peau claire, avec des cheveux lisses, avec de belles dents bien alignées, bien blanche, bref. Des images en fait qui correspondent à un idéal de beauté que je trouvais presque cruelles parce que je trouvais que quand je regardais dans la rue autour de moi ou dans le métro, je voyais bien que la plupart des femmes ne ressemblaient pas à ça et que je trouvais que c'était presque en manière d'imposer une esthétisme de visage irréaliste, qui pose un peu un diktat de : si tu veux être aimé, si tu veux être acceptable, si tu veux être heureuse, tu dois absolument ressembler à ça. Donc, les personnages que j'ai peints dès le début n'étaient pas du tout comme ça. Et ça, c'est le premier message que j'ai cherché à transmettre.

C'était aussi créer des images qui puissent être comprises du plus grand nombre, quel que soit ton genre, ton ta culture, ta classe sociale, ton âge, ton expérience de vie. Créer des images qui soient imaginaires, inspirées de la tradition des masques, qui est une culture qui existe dans le monde entier. Il est assez rare que tous les humains aient une culture commune comme ça. Il y a la musique et il y a les masques. Et en fait, dans les cinq continents il y a une tradition de masque, et donc je me suis inspiré de cette tradition du masque pour créer des personnages imaginaires qui ne ressembleraient surtout pas à ces images esthétiques que je voyais. Du coup, ça, ça a été vraiment mon premier moteur.

Et puis petit à petit, cette envie de dénoncer l'injustice m'a amené aussi à m'investir dans d'autres causes. Comme par exemple en France, il y a maintenant un peu plus de 10 ans sur le mariage pour tout ce qui n'était pas du tout acquis. Donc, ce genre de causes ou des causes de défense des droits, en fait, de l'humain. Ça fait partie des choses qui m'intéressent de pouvoir proposer des images qui ont un lien avec ça.

Question 05

Quelles sont vos sources d'inspirations ?

Alors la tradition des masques, c'est vraiment pour moi fondateur. Je pense que quand j'étais enfant, et puis après ados, j'étais fascinée par cette exploration du visage, d'inventer des visages, d'inventer des visages imaginaires. Et puis le maquillage aussi, c'est un peu les mêmes racines étymologiques. Le masque, le maquillage permet en fait d'habiller un visage humain réel avec autre chose. Et du coup d'aller explorer à l'intérieur de soi, quelque chose que d'habitude on ne montrerait pas.

Et quand on met du maquillage, c'est vraiment ça qu'on fait aussi. Je trouve que c'est très intéressant d'aller explorer aussi ce qu'on peut exprimer d'autre que d'habitude on ne montrerait pas dans notre vie quotidienne. Quand, tout à coup, tu mets un masque ou du maquillage, tu peux exprimer ça.

Et puis après, j'ai toujours été fasciné par les artistes qui représentaient des portraits. Donc, évidemment, Frida KAHLO a été une grande influence pour moi. Et aussi des gens qui faisaient de l'autoportrait en photo ou en peinture. Ça a toujours été une grande source d'inspiration pour moi.

Question 06

Vous êtes une artiste engagée et militante. Comment cela transparait-il dans votre travail, le choix de vos sujets ou vos collaborations ?

Je pense que ça transparait dans mon travail, si on connaît mon travail et qu'on s'intéresse à ça. Et après, c'est plutôt dans mon propos que ça transparait le plus, puisque j'aime bien parler de mon travail. J'aime bien aussi, évidemment, collaborer régulièrement avec des organisations, que ce soit Amnesty international ou, en France, des associations comme Emmaüs ou La voix de l'enfant. Ou plus récemment, l'année dernière, j'ai collaboré aussi avec le 3919 qui est un numéro d'aide aux femmes victimes de violence. L'idée est de pouvoir parler de tous ces sujets qui sont des sujets société, qui sont actuelle, en particulier depuis quelques années, en particulier la défense des droits des femmes. Et de pouvoir parler de ça d'une manière fun. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de créer des images qui mènent vers une sensation positive. Et donc d'aborder tous ces sujets avec à la fois beaucoup de profondeur, mais aussi une approche plutôt fun et plutôt colorée, pop. Je trouve qu'il y a une manière de faire qui relève plutôt de l'activisme. Je préfère ce mot au mot militantisme, parce que je trouve que l'activisme met en action, en fait, un process qui est pas tout à fait le même que le militantisme.

Question 07

Vous vous dessinez une moustache sur le visage depuis environ 10 ans, pourquoi ?

Du fait que je pratique une forme d'art public et activiste et performatif, cette moustache fait totalement partie de mon art aussi. En dehors du fait que c'est mon goût personnel, que j'aime mon visage avec ce maquillage. J'aime ce style. Mais c'est aussi une manière d'ouvrir un peu les portes sur qu'est-ce que c'est que la représentation de la féminité, de la masculinité, pourquoi, quand on est perçu comme une femme, on devrait coller à certains codes de maquillage ? Comme par exemple 2 traits symétriques sur les sourcils à l'eye-liner, mais que si on les met au-dessus de la bouche, ça devient l'inverse de ce que le maquillage est censé faire, c'est-à-dire améliorer un visage, le rendre plus féminin, etc. Et, je trouve intéressant de me poser ces questions, de se demander qu'est-ce que c'est que toutes ces normes sociales qui nous semblent acquises et qui sont, au final, absurdes.

Question 08

Quelle est l'œuvre de rue la plus risquée ou la plus audacieuse que vous ayez jamais réalisée dans la rue, et quelles ont été les réactions ?

Alors la plus risquée, évidemment, c'est des œuvres sans autorisation. La plus audacieuse, je ne sais pas trop laquelle ça pourrait être. Par exemple, j'ai fait des peintures sur des trains aux États-Unis. Clairement, c'était très risqué parce qu'il y avait d'autres trains qui passaient et puis c'était gardé par des gardes de sécurité. Donc, il y avait un aspect risqué en termes de légalité. D'ailleurs, la plupart du temps, que ce soit risqué ou pas, que ce soit légal pas, en fait, tu ne sais pas vraiment qui voit ton œuvre. Tu laisses derrière toi ce message ou cette image. Et les retours des gens, des fois, tu les as des années après. Ça, c'est étonnant de voir

finalement, le chemin que fait une oeuvre. Toi, sur le coup, tu crées et tu n'y penses pas trop. Et finalement, tu recroises des gens bien plus tard, qui te disent : ah ouais, telle peinture que j'ai vue, c'était top.

Après, je ne peux pas dire que ce soit risqué ce que j'ai fait. Mais quand j'ai fait toute cette série de peintures en soutien au mariage pour tous. C'était en 2013. Ça s'appelait 50 cakes of gay. C'était déjà un sujet de parler d'homosexualité ou, en tout cas, de culture queer. Ce n'était pas du tout un sujet qui était abordé dans le street art, dans l'art urbain et encore moins dans le graffiti. Donc, clairement, ce n'était pas risqué, mais c'était audacieux de le faire. C'est un milieu où il y a beaucoup de mecs, beaucoup de mecs virils, avec une mentalité un peu masculine de boy's club. Mais, j'ai marqué un peu mon coup en faisant des murs très grands à Miami à l'époque, en décembre 2013. Et je pense que c'est ça qui a marqué en fait mon début de carrière d'une manière forte. À partir de ce moment-là, on m'a proposé beaucoup de projets qui avaient un rapport avec une approche activiste ou engagée. Et du coup, ça m'a permis de ne pas avoir à gagner ma vie avec des boulots « alimentaires » où j'allais peindre, où on le demandait des décors.

Et après, je peux dire que finalement, la moustache, ce serait presque peut être l'oeuvre entre guillemets, même si ce n'est pas une oeuvre, mais plutôt une performance artistique qui serait la plus audacieuse, puisque ça fait 10 ans que ça dure et que j'écris un livre dessus.

Pour moi, c'est vraiment une manière de me positionner sans concession, quotidiennement dans l'espace public. Et avec ce message de liberté, finalement. Pourquoi ne pas s'accorder la liberté de se présenter au monde comme il nous plaît, sans se soucier du jugement des autres ?

Question 09

Question bonus : Les réseaux sociaux ne permettent-ils pas d'avoir plus de retours sur votre travail dans la rue ?

Bien sûr, les réseaux sociaux ont été un boost énorme pour moi en tout cas dans mon travail, à partir de 2014, je pense. J'ai été sur Instagram assez tôt, en 2011. Donc, oui, j'ai vu effectivement le boost que ça a apporté. Mais c'est surtout une question de visibilité internationale que tu peux avoir plus facilement avec des retours plus spontanés.

Les réseaux sociaux, surtout depuis quelque temps, j'essaie de limiter un peu mon utilisation, parce que je trouve que c'est très addictif et que ça peut être vite en spirale assez négative pour soi de se retrouver un peu à regarder la vie des autres se comparer, et tout ça. Je trouve que c'est un piège. Je trouve que c'est une vraie question aussi par rapport à la jeunesse d'aujourd'hui, parce que si c'est des étudiants qui vont se pencher sur ce sujet avec toi, c'est aussi une vraie question pour ces générations-là qui ont grandi avec ça en fait. Il faut se demander ce qu'on fait de ce rapport à notre vie en digital, qui est un peu une extension de notre vie réelle, mais qui n'est pas à notre vie réelle. On peut très bien, demain, se passer de téléphone et continuer à vivre.

Donc, je trouve que c'est intéressant de savoir jauger ce que ça nous apporte et ce que ça peut nous prendre aussi comme temps, comme énergie, parce que c'est très addictif et c'est une réalité. Et il y a encore très peu de recul par rapport à l'utilisation de ces outils qui est assez récente, en fait.

Question 10

Si vous pouviez collaborer avec un ou une autre artiste de street art, vivant ou décédé, qui choisiriez-vous et pourquoi ?

Ça pourrait être un artiste qui est décédé malheureusement, qui habitait dans la même rue que moi à Paris. Il s'appelait Bilal BERRENI qui signait de son nom d'artiste qui était Zoo Project. Zoo Project, c'était vraiment un concept, une dynamique artistique qu'il a créée, Bilal, à l'époque. Il est décédé il y a longtemps maintenant. C'était il y a plus de 10 ans.

Son travail a été extrêmement marquant à Paris. Il n'y a personne qui a fait autant de peintures illégales que lui. Il a pris énormément de risques. Il était très jeune et il a fait beaucoup de peinture engagée politiquement pour dénoncer les dérives d'un système d'exploitation capitaliste des travailleurs, des travailleuses, aussi du marché de l'art, de tout ce qui en fait critiquable dans la surexploitation des humains et des ressources.

Et on n'a jamais eu l'occasion de le peindre ensemble, malheureusement, alors qu'on habitait à côté.

S'il y avait une collab à faire avec n'importe qui, ce serait peut-être lui.

Question 11

L'histoire du street art est étroitement liée à celle des mouvements sociaux. À Paris, est-ce aussi le cas ? Et pensez-vous que c'est encore le cas aujourd'hui ?

Une très bonne question. Je pense que ça a été le cas pendant un temps, mais qu'aujourd'hui, on vit dans une époque où, malheureusement, les gens ont peur. Depuis peut-être les gilets jaunes et même peut-être, si je pousse un peu plus loin, depuis Nuit debout (mouvement social) en 2016, qui ont été des mouvements qui ont été extrêmement réprimés par les pouvoirs publics. Et ça a créé un climat de peur que je n'avais jamais connu avant et qui empêche, je pense, une certaine liberté d'expression. Notamment dans l'espace public et notamment sur la forme des manifestations qui faisait partie de notre culture française, de notre héritage révolutionnaire.

Et aujourd'hui, j'en parle au passé et ça me fait un peu mal au cœur, parce que j'ai l'impression qu'aujourd'hui, les répressions policières ont été tellement fortes qu'il y a eu une espèce de chape de plomb qui est tombée avec la peur d'être mutilé, la peur même de mourir, en fait, en étant dans la revendication politique. Et donc, du coup, ça a créé, je pense, une espèce de retenue.

Mais ce n'est pas du tout une fatalité pour moi. Je pense que s'il y avait une possibilité de s'exprimer. À nouveau, je pense que les gens s'y engouffreraient, et c'est compréhensible. Ça vient aussi avec l'état du mondain, ce n'est pas seulement français. Je pense qu'il y a des questions à se poser sur la liberté d'expression aujourd'hui.

Question 12

Quels sont les changements que vous avez observés dans la perception du street art à Paris au fil des années ?

Quand j'ai emménagé à Paris, c'était le début des années 2000. On était en plein essor du mouvement graffiti, qui avait commencé dans les années 1990 en Europe. Même dans les années 1980, mais les années 1990 ça a été vraiment le gros boum. Et moi, j'ai vraiment vu, pour avoir grandi à cette époque, l'essor, de cette pratique.

Le graffiti, c'est vraiment les lettres. C'est vraiment une manière de travailler les lettrages, les lettres, que ce soit sous forme de tags ou de fresques, mais en tout cas autour des lettres. Donc il y a eu un essor, un boom de cette pratique. Et puis, petit à petit, le street art est venu, et depuis pas si longtemps que ça, est venu prendre une place là-dedans, avec aujourd'hui des fresques commandées, avec de vrais budgets publics, etc. Avec aussi - ce qui est relié à la question précédente - une certaine uniformisation esthétique de cette approche, avec un peu moins de subversion, en fait, que ce que le graffiti avait apporté à ses débuts. Il y a eu une évolution du street-art ce qui est super parce que, du coup, c'est plébiscité, les gens connaissent cette pratique jusque dans les villages. Moi, j'habite dans les Cévennes, dans un village où il y a des fresques de street art régulièrement qui sont commandées. Il y a vraiment une connaissance de ce milieu qui est indéniable aujourd'hui. Ce n'était pas le cas à mes débuts.

Mais aussi avec une uniformisation, je dirais, de l'approche esthétique des fresques qui deviennent parfois, à mon sens, un peu moins chargées de sens et de messages que ce que pouvaient l'être, les œuvres au début de l'art urbain.

Avec un peu moins d'envie aussi de réfléchir à pourquoi on fait ça, qu'est ce qui nous amène là ? Avec plus l'idée de décorer, plutôt que de questionner un fait de manière vraiment artistique, de questionner en fait. Pourquoi on fait ça ? Qu'est-ce qu'on veut dire par là ? Quel est notre but ? Quel est notre objectif dans cette forme d'art ?

Cela s'est institutionnalisé du coup ?

Oui, c'est un peu. Ça s'est institutionnalisé après ce n'est pas grave que cela s'institutionnalise. Ça veut dire plus de travail pour les artistes et plus de potentialités de gagner sa vie aussi. Donc, c'est quand même plutôt une bonne chose. Quand je parle de liberté d'expression aujourd'hui, il y a quand même beaucoup de travail pour les artistes de street art. Donc, il y a une d'une certaine variété aussi, une certaine diversité dans cette pratique. Tout n'est pas perdu, mais c'est vrai que je pense que c'est important aussi pour nous, dans notre mouvement, de se poser des questions sur ce qu'on veut dire en fait. C'est quoi notre propos, derrière nos peintures, qu'elles soient agréables à l'œil ou pas ? Qu'est-ce qu'on cherche à dire ? Quel est le message qui est transmis ?

Question 13

Selon vous, quel rôle joue le street art dans la formation des identités culturelles des différentes villes ou régions françaises ?

Il y a quelques années, on nous aurait demandé, et heureusement ça n'a pas été mon cas, des œuvres qui étaient vraiment axées sur le patrimoine et le passé.

Tu vois, moi où j'habite, dans les Cévennes, par exemple, c'est un pays minier. C'est un endroit où il y avait des mines de charbon. Moi, mon grand-père était mineur, d'ailleurs de charbon. Et où il y a cet héritage aussi historique. Plus le terroir. Alors les produits locaux, la faune et la flore. Donc c'est super intéressant, ça, mais peut-être que en démocratisant le street art, on a aussi proposé d'autres formes d'œuvres qu'à une époque on aurait plutôt voulu, peut-être, se concentrer sur le passé ou sur le terroir et qu'aujourd'hui a plus de place pour plus de diversité au niveau des images.

Question 14

Avez-vous un message pour la rédaction d'UNIREA ?

En tant que journaliste aujourd'hui, je pense que c'est un métier qui a énormément évolué et qui est important, parce que je pense que c'est crucial de pouvoir avoir des points de vue diversifiés sur ce qui se passe dans le monde et de pouvoir avoir des visions qui ne sont pas orientées par les pouvoirs en place.

En tant que journaliste, c'est intéressant de pouvoir se positionner aussi sur une certaine forme d'indépendance par rapport au pouvoir. Et de pouvoir aller vers la critique, même parfois. Quand on est journaliste, il me semble que c'est intéressant de pouvoir montrer des points de vue diversifiés, des points de vue aussi de personnes qui ne sont pas dans des positions de décision, qui sont les positions de base du quotidien, dans leur vie, de pouvoir s'intéresser aussi aux gens qui n'ont pas beaucoup de visibilité, qui n'ont pas une parole qu'on entend beaucoup. Qui ne sont pas encouragés dans leur prise de parole et qui, du coup, parfois, n'osent pas prendre la parole. Je pense notamment, soit à des communautés minoritaires, soit à des personnes issues de classes populaires qui parfois se disent que leur avis ne compte pas. Ou que leur parole n'est pas légitime ou que leur parole n'est pas valable.

Et donc en tant que journaliste, en fait, on a là la possibilité de pouvoir donner la parole à toutes ces personnes, de donner la parole à toute forme de voix. Et que, du coup, il y a une vraie diversité dans l'approche de ce qu'on cherche à transmettre comme information.

Je pense que ce que je disais sur le street art est aussi valable pour le journalisme. C'est-à-dire qu'est-ce qu'on cherche à dire ? Et de pouvoir avoir une approche qui soit vraiment un témoin de la diversité de ce que c'est que d'être un humain. Et donc qu'ils ne soient pas forcément rattachés toujours à des points de vue dominants.